

MARGUERITE MAILLET

La littérature acadienne: en remontant le pays

Inhalt: *In seinem ehemaligen Paradies eine Minderheit zu sein, heißt, von Traum zu Traum zu leben. Die Entwicklung der akadischen Literatur nachzuzeichnen, bedeutet folglich zu zeigen, wie sich die Akadier abzufinden hatten mit dem Wandel vom Traum eines gelobten Landes, das kolonisiert und christianisiert werden mußte, zu einem Volk, das vereint werden mußte und von einem noch namenlosen Land. Die Abfolge dieser Träume, die sich in der akadischen Literatur widerspiegeln, kennzeichnen die Werke vor 1960. Seit Anfang der 80er Jahre hat sich der Schwerpunkt vor allem auf die beiden bereits im vorhergehenden Jahrzehnt dominierenden Themen – Identitätsfindung und Skepsis – verlagert.*

Abstract: *To be a minority in one's former paradise is to live from dream to dream. Consequently, to recount the evolution of Acadian literature is to show how Acadians have had to shift from the dream of a promised land which had to be colonized and evangelized, to dreams of a lost paradise that had to be found, a people who had to be gathered and a country yet to be named. The succession of dreams that summarizes Acadian literature underlines the works published prior to 1960. Since the beginning of the eighties, this literature has gone through a broadening of the two characteristics which have stood out in the works of the seventies that is, heritage recovering and questioning.*

Avant de préparer cette communication, j'ai relu l'ouvrage de CHRISTIAN MORISSONNEAU paru en 1978, un ouvrage que vous connaissez probablement tous – *La Terre promise: le mythe du Nord québécois*¹. Je l'ai relu en écrivant dans les marges, presque à chaque page, tant sont nombreuses les ressemblances et les différences que l'on peut établir entre les réalités historiques ou mythiques du Québec et celles de l'Acadie.

J'en relèverai les principales, mais je commence d'abord par rappeler que, selon Morissonneau, d'une part les composantes du mythe du Nord québécois (Terre promise, Mission providentielle et Régénération) se développent à partir de 1840², et d'autre part ce ne sont pas les romanciers qui ont mythifié le Nord, contrairement à ce qu'a soutenu JACK WARWICK, ce sont plutôt les animateurs et les promoteurs des campagnes de colonisation et d'expansion nordique: «Plus profond

qu'un mythe littéraire, dit Morissonneau, le Nord est un thème mythique inscrit dans une idéologie»³. Le Québec se devait de conquérir le Nord-Terre promise afin, entre autres, de contrer l'émigration aux États-Unis, se trouver une terre bien à soi, et assurer sa survivance.

Oui, les Québécois ont eux aussi connu les angoisses de la survivance; mais à une époque où, en Acadie, l'on tentait d'assurer tout d'abord la renaissance d'un peuple.

Les Acadiens, tout comme les Québécois, peuvent évoquer une marche ou un mouvement nordique relié au mythe de la Terre promise; mais alors que les Québécois voient dans le Nord une terre à conquérir, les Acadiens parlent de l'Acadie du Nord, c'est-à-dire l'ancienne Acadie, le pays dont ils ont été dépossédés en 1755 et qu'il leur faut reconquérir ou rebâtir.

Cependant le thème du Nord n'entrera dans la littérature acadienne qu'en 1979 avec la publication de *Pélagie-la-Charrette*⁴. On pourrait sous-titrer ce grand roman d'Antonine Maillet la Marche vers le Nord ou encore l'Appel du Nord, si Jack Warwick n'avait pas donné ce titre à son étude sur le roman canadien-français⁵. Quant au mythe littéraire de l'Acadie-Terre promise, sa création remonte au début du XVII^e siècle.

En effet c'est avec ce mythe créé par MARC LESCARBOT que l'Acadie entra dans la littérature, par la grande porte. Dans un style pittoresque et dans une vision biblique qui ne se dément pas tout au long du Quatrième livre de son *Histoire de la Nouvelle France*⁶, le premier poète français de l'Amérique septentrionale chante une Terre promise qu'il venait chercher en traversant l'Atlantique. Il s'émerveille devant les multiples beautés et richesses naturelles de Port-Poyal, il souligne l'entrain et la joie de vivre qui y règnent malgré les inconvénients inévitables à tout début de colonisation. L'Acadie est, à l'en croire, un Paradis terrestre.

On peut penser que le livre de Lescarbot, publié à Paris, en 1609, trouva au XVII^e siècle une assez large diffusion en France et à l'étranger: trois rééditions, deux traductions anglaises et une traduction allemande. En Acadie, le mythe édénique qu'il avait créé fut repris par tous les essayistes du XVII^e siècle et de la première moitié du XVIII^e, malgré quelques appels à plus d'objectivité de la part de PIERRE BIARD, entre autres. Bien plus, selon les témoignages enregistrés par des missionnaires, les Acadiens eux-mêmes voyaient leur pays comme un lieu paradisiaque.

Les textes des MARC LESCARBOT, PIERRE BIARD, NICOLAS DENYS, CHRÉTIEN LECLERCQ, DIÈREVILLE ou ROBERT CHALLES sont destinés, pour la plupart, soit à attirer des colons, soit à expliquer le peu de succès des colonisateurs. Ils font tous état de la grande ambition française du XVII^e siècle à savoir, établir en Amérique une France nouvelle, plus belle que l'ancienne, et conquérir à Dieu tout un continent. Les Français, c'est bien connu, durent renoncer à leur rêve et les Acadiens à leur paradis.

De 1755 à 1762, environ 8000 Acadiens sont déportés en Nouvelle-Angleterre et 3000 renvoyés en Europe. Les autres, quelque 2000, ou bien se cachent dans les bois au sud du Nouveau-Brunswick actuel, ou se réfugient au nord-est de cette même province, ou s'enfuient au Canada français (le Québec).

Pendant le siècle de souffrance, de désarroi et d'isolement qui suivit ce grand dérangement, il n'y eut pas, à notre connaissance, d'auteur français ou acadien qui

ait alors publié un texte littéraire soit pour pleurer la perte de leur paradis, soit pour raconter le retour des exilés, à partir de 1766. Car on leur permit de revenir, mais à la condition expresse de le faire par petits groupes – leur dispersion et assimilation seraient alors assurées. Les premiers à exploiter les thèmes de la déportation et du retour au pays furent le poète américain Longfellow, en 1847, et le romancier canadien-français Napoléon Bourassa, en 1866.

Avec *Évangéline*, un autre mythe était créé qui aura longue vie, celui de la jeune, belle et pure Évangéline, image de la fidélité et de la résignation jusqu'à la mort. Mais le poème de Longfellow sortit quelque peu les Acadiens de l'ombre en attirant l'attention de l'Amérique et de l'Europe sur leur disparition comme peuple, sur la fin d'un beau rêve. Des gens valeureux dont il fait l'éloge, quelques survivants se sont installés dans un nouvel Éden, la Louisiane, d'autres sont revenus dans leur ancienne patrie pour y mourir.

Elle est toujours debout la forêt du vieux temps!
 Mais sous l'ombrage épais de ses arbres géants
 Une nouvelle race, où l'autre fut détruite,
 Avec une autre langue et d'autres mœurs habitent.
 Et ce n'est que le long du rivage brumeux
 Où, triste, l'Atlantique abat ses flots houleux,
 Qu'on rencontre certains paysans d'Acadie
 Dont les pères fuyant l'exil, vers la patrie
 Toujours vivante en leur souvenir
 Ont ramené leurs pas errants, pour y mourir⁷.

Par ailleurs, durant les années de leur exil et leur siècle d'isolement, les Acadiens, s'ils n'ont pas écrit, ont conservé et développé leur littérature orale réputée d'une grande richesse. L'Acadie devenait mémoire.

C'est à cette mémoire que s'alimente aujourd'hui ANTONINE MAILLET, la plus grande conteuse du pays, l'écrivain acadien la plus connue à l'étranger – pour ne pas dire la seule. Livre après livre, elle fait passer des pans entiers de la littérature orale à l'écrit. Dans *Pélagie-la-Charrette*, prix Goncourt 1979, c'est par la voix de trois générations de conteurs qu'elle reconstitue le retour des siens au pays. Par la même occasion, elle renoue avec le mythe créé par Lescarbot, et fait échec à celui de Longfellow.

Elle ressemble fort peu à Évangéline, en effet, la forte et brave Pélagie qui de l'île d'Espoir en Géorgie largue sa charrette et ses boeufs vers son Acadie du Nord, son «paradis perdu enfoui au fond de ses entrailles»⁸, «la terre qu'avait choisie ses aïeux un siècle auparavant»⁹. De 1770 à 1780, elle recueille des «lambeaux de famille», des rescapés de la déportation:

Tous ils avaient porté leur lot de malheur, très-tous, sans pour ça renoncer à leur espérance. Aujourd'hui, leur espérance visait le nord, et c'était nulle autre que Pélagie qui l'avait allumée au fond de leur coeur¹⁰.

Le nord, c'était la fin de leur exil. Mais puisqu'ils trouvent le pays occupé par le conquérant ou par de nouveaux immigrants, il leur faudra se disperser «sur la poin-

te des pieds» aux quatre coins de l'ancienne Acadie et attendre «le temps qu'il faut», dit Pélagie.

Un siècle plus tard, en 1880, Pélagie-la-Gribouille (troisième du nom) sentant que le vent s'est mis à tourner huche, ou crie, à tous les descendants des déportés ou des déserteurs de venir prendre leur place au soleil.

«Et merde au roi d'Angleterre!» de répéter la narratrice-conteuse, deux siècles plus tard, pour bien exprimer cette détermination de revivre en Acadie envers et contre tout: «Ils repartiront de rien, s'il faut, mais ils repartiront chez eux, et renoueront le passé à l'avenir¹¹.»

Désormais, grâce aux deux romans d'Antonine Maillet, *Pélagie-la-Charrette* et *Cent Ans dans les bois*¹², des milliers de lecteurs peuvent suivre les exilés non seulement dans leur remontée vers l'Acadie du Nord, mais aussi dans leur enracinement, sans bruit, sur la terre des aïeux (devenue trois provinces anglaises). La conteuse a mené les siens jusqu'à l'aube du rassemblement 1881.

Le poème *Évangéline*, avons-nous dit, sortit quelque peu les Acadiens de l'ombre. Ce fut, toutefois le Français RAMEAU DE SAINT-PÈRE qui, vingt ans plus tard, les lança sur la route de l'espérance. La publication de son livre, *la France aux colonies* (1859), dont la seconde partie est consacrée aux *Français en Amérique: Acadiens et Canadiens*¹³, attira l'attention de la France sur ses colonies, mais également celle des Canadiens sur leurs voisins acadiens. L'auteur, non seulement exprime sa foi dans la possibilité d'un réveil acadien, mais trace à leur intention un programme de rassemblement. Si donc, CHRISTIAN MORISSONNEAU voit dans cet historien la tête pensante du mouvement nordique québécois, les Acadiens, eux, reconnaissent en ce Français l'initiateur de leur renaissance comme peuple.

Cette foi de Rameau dans la renaissance possible du peuple acadien a fait sourire, à l'époque, un certain journaliste canadien-français¹⁴. Heureusement d'autres Canadiens français ont cru au rêve de Rameau: les pères Lafrance et Lefebvre qui vinrent fonder le collège Saint-Joseph en 1864, Israël Landry qui donna à l'Acadie son premier journal en 1867, les organisateurs de la Saint-Jean-Baptiste qui invitèrent les Acadiens à leur congrès de 1880, à Québec.

Trois dates, trois événements qui marquent les débuts d'un renouveau en Acadie et qui rendent possible le développement d'une littérature écrite d'origine proprement acadienne. En effet, à peine leurs études collégiales terminées, de jeunes Acadiens, clercs et laïcs, vont affirmer leur présence d'abord et surtout au Nouveau-Brunswick comme collaborateurs aux journaux, orateurs aux conventions nationales et aux rassemblements patriotiques. Ils donneront à l'Acadie ses premières œuvres du cru. Sensibilisés à la condition de leurs frères dispersés, désorganisés, appauvris, ils entreprennent de les rassembler, de les encourager, en un mot de sortir l'Acadie de son isolement et de son état d'infériorité.

C'était un défi de taille que celui de faire prendre conscience à quelque 108 600 Acadiens marginalisés et dispersés dans trois provinces qu'ils pouvaient à nouveau former un peuple. D'autant plus qu'au moment même où ils croient pouvoir relever la tête, au moment où ils viennent tout juste de construire leurs premières écoles, les Acadiens se voient imposer des lois anti-français et anti-catholiques. De plus, il leur faut constater que des bras forts délaissent l'agriculture et désertent le pays.

Malgré tout, orateurs, journalistes, essayistes chercheront à convaincre leurs compatriotes que leur isolement séculaire est terminé et que leur état d'infériorité actuel n'est dû, somme toute, qu'à un terrible événement historique: la déportation. L'Acadie a connu, répètent-ils sur tous les tons et à toutes les tribunes, un passé glorieux avant 1755, les déportés ont été héroïques; or, ils ne sont pas moins valeureux que leurs pères; si donc ils restent fidèles à la langue, à la religion et aux traditions des ancêtres, la survie nationale est assurée, bien plus: le peuple acadien connaîtra un bel avenir.

On l'aura probablement remarquer, cette idéologie se démarque peu de celle du Québec. La raison en est simple: les anciens maîtres et guides des jeunes chefs acadiens étaient des professeurs ou des curés venus du Québec. Par contre, il serait téméraire de soutenir que l'idéologie qu'ils ont édiflée était étrangère aux besoins et aux aspirations des Acadiens. De même qu'il serait difficile de ne pas reconnaître comme vraie, ou tout au moins ressemblante, une certaine image qu'ils ont donnée de l'Acadien.

Bien sûr, les orateurs répètent, pour encourager les leurs, que les Acadiens ont conservé toutes les vertus de leurs ancêtres: l'honnêteté, la vaillance, la bonté, la fidélité à Dieu et à la France bref, tous les traits, sauf l'oisiveté, que leur prêtait DIÈREVILLE¹⁵.

Mais ces mêmes orateurs s'élèvent contre des défauts de certains Acadiens, par exemple leur peur de faire rire d'eux quand ils parlent français devant des étrangers ou écrivent dans des journaux, leur manque d'intérêt pour la presse française voire leur préférence pour la presse anglaise, leur manie de ne pas reconnaître les mérites des leurs quand il s'agit de choisir quelqu'un pour un poste de commande.

Ces travers que les jeunes chefs dénoncent fortement proviennent, à leurs yeux, d'un sentiment d'infériorité doublé d'un sentiment d'insécurité sur le plan linguistique. Or ces deux sentiments, soutiennent-ils, ne peuvent que conduire au découragement, au repli sur soi, à la perte d'identité, à l'absence d'Acadiens à la tête des affaires économiques ou politiques du pays. PASCAL POIRIER était encore étudiant au collège Saint-Joseph quand l'idée lui vint de réhabiliter la langue acadienne; il écrit dans la préface de son essai sur le *Parler franco-acadien et ses origines*:

La crainte qu'éprouve le paysan acadien de parler sa langue devant les étrangers et même en présence de toute personne «éduquée», est chose dangereuse pour lui, au point de vue national. Elle ouvre une écluse à la marée montante de l'anglicisme, qui déjà déborde¹⁶.

PHILÉAS BOURGEOIS, quant à lui, s'efforce de convaincre les Acadiens de publier leurs écrits malgré les railleries dont ils pourraient être l'objet.

Est-il besoin de souligner que dans un temps où il était coutume de mettre entre guillemets même les plus belles expressions régionales, le complexe d'insécurité linguistique des Acadiens n'était guère propice à l'épanouissement d'une littérature du cru. Néanmoins, dix ans seulement après la fondation de leur premier collège, quelques Acadiens songèrent à la publication d'ouvrages. PASCAL POIRIER amorce le mouvement avec la parution *Origines des Acadiens*; cet auteur demeure le plus prolifique et le meilleur styliste de sa génération; il donne, en 1898, *Le Père Lefebvre et l'Acadie*, ouvrage qui se veut un hommage au fondateur du collège Saint-Joseph, nouveau Moïse qui délivra les Acadiens de l'esclavage de l'ignorance¹⁷.

A la suite de Poirier, les PHILÉAS BOURGEOIS, PIERRE-MARIE DAGNAUD, ARTHUR MELANSON, HENRI BLANCHARD et autres publient des essais historiques où se lisent les mêmes préoccupations que l'on retrouve chez les orateurs et les collaborateurs aux journaux. Guidés par un sentiment d'urgence, de nécessité patriotique et fort peu par celui de la gratuité, ils donnent à la littérature acadienne, dès ses origines, un caractère d'engagement nationaliste qu'elle n'était pas sur le point de perdre, vu la situation collective de ceux qui allaient prendre la relève: un demi-siècle de luttes et de revendications avaient fait avancer les Acadiens vers la Terre promise de l'éducation en français et de l'égalité avec les voisins; il restait à les y faire entrer.

Durant les années 30, 40 et 50, on assiste à la diversification des genres littéraires avec la publication de romans, de pièces de théâtre et de recueils de poésie. Ce qu'on doit déplorer c'est que, durant ces années, les auteurs, comme les chefs acadiens, n'ont pas su renouveler le contenu du discours nationaliste ou nationalitaire. Ils ont pensé pouvoir sauvegarder les intérêts des Acadiens en s'accrochant à une idéologie édiflée à la fin du XIX^e siècle qui leur avait permis de survivre jusque-là. Par surcroît, ils sont loin d'avoir le souffle, la conviction, l'enthousiasme de leurs devanciers. L'histoire malheureuse est ressassée ou sublimée, le mythe d'Évangéline atteint son apogée, alors que le bel avenir reste toujours à l'état de promesse.

Au tournant des années soixante, des changements s'amorcent dans les domaines politique et socio-culturel. Dans le domaine politique avec l'élection, en 1960, de l'Acadien LOUIS-J. ROBICHAUD comme premier Ministre du Nouveau-Brunswick et son programme de «chances égales pour tous». Dans le domaine socio-culturel avec la fondation, en 1963, de l'Université de Moncton qui – comme le collège Saint-Joseph un siècle plus tôt – devint le foyer d'un mouvement régénérateur. Une nouvelle orientation s'annonce également en littérature avec la publication des premiers ouvrages d'Antonine Maillet et de Ronald Després; elle se manifestera avec vigueur dans les années 70 grâce surtout à la fondation de la première maison d'édition en Acadie – instrument indispensable, il va sans dire, à l'épanouissement d'une littérature régionale.

Dans la foulée de la contestation étudiante en Europe, en Amérique et au Canada, un certain nombre de jeunes universitaires acadiens rejettent l'idéologie nationale, dite officielle, qu'ils tiennent responsable de la situation inacceptable dans laquelle vivent les Acadiens; ils exhortent ceux-ci à revendiquer leurs droits. Les débats nationaux sont lancés sur la place publique. Tous devaient se rendre compte que la situation économique des régions acadiennes demeurait pitoyable et que le pouvoir réel était toujours aux mains des anglophones, fortement majoritaires à tous les paliers de gouvernement. En plein milieu du XX^e siècle, les Acadiens ne devaient pas se contenter de miettes ou de droits qu'on leur concédait comme si c'était des privilèges. Il fallait remonter le pays. Mais tout d'abord enterrer sa peur, rompre le silence, retrouver son identité propre et sa fierté d'être Acadien.

La nécessité d'une rupture en vue d'effectuer un meilleur retour aux sources s'imposera graduellement, mais dans un laps de temps relativement court. Les premiers événements qui permirent aux jeunes de proposer de nouveaux schèmes d'analyse de la société acadienne sont bien connus: ralliement de la jeunesse à Memramcook en 1966 et manifestations étudiantes à l'Université de Moncton en 1968.

Mais il s'avère difficile de dire exactement qui déclencha le mouvement de fierté qui soulève l'Acadie au début des années 1970. Les événements se précipitent et les intervenants sont nombreux.

ANTONINE MAILLET, avec la publication de la *Sagouine* en 1971, remet l'Acadie sur la carte et donne à la littérature ses titres de noblesse. Les jeunes prennent la parole au cours de nuits de poésie qui connurent des lendemains satisfaisants. Viola Léger fait parler la *Sagouine* sur les scènes canadiennes, américaines et européennes. Fondées en 1972, les Éditions d'Acadie lancent coup sur coup les jeunes poètes engagés, Raymond LeBlanc, Guy Arsenault, Herménégilde Chiasson. Les nationalistes parlent de choix à faire: province acadienne, annexion au Québec, dualité aux ministères gouvernementaux. Les chansonniers et les cinéastes épaulent les contestataires et les nationalistes en affirmant ou en affichant bien haut leur appartenance à un peuple décidé à se tenir debout. L'Acadie est une fois de plus à l'aube d'une renaissance.

Renaissance qui ne manqua pas de s'étendre à tous les domaines, la littérature n'y échappant pas. Nul ne songerait à méconnaître ou à taire l'influence qu'Antonine Maillet a exercé sur les lettres en Acadie tant au niveau du contenu (exploitation du patrimoine et de la petite histoire du pays) qu'au niveau de l'écriture (utilisation des structures orales et de la langue parlée). Elle domine toujours la littérature autant par la qualité et le nombre de ses publications que par sa renommée. Et l'on ne sait trop ce qui plaît davantage à ses lecteurs ou la verve et la langue savoureuse de l'auteur ou l'histoire et les personnages acadiens, personnages à travers lesquels elle raconte la vie et récupère les trésors que le peuple acadien gardait enfouis dans sa littérature orale.

Le mouvement de contestation qui vit le jour à la fin des années 60 marqua l'arrivée d'une nouvelle génération d'auteurs et de lecteurs acadiens. Depuis quelque vingt ans, en effet, on assiste à une effervescence sans précédent de la littérature.

Quelques statistiques. De 1958 à 1972, la production littéraire est assurée par deux auteurs seulement: ANTONINE MAILLET, dont on connaît l'œuvre, et RONALD DESPRÉS, le premier poète et romancier à mettre l'Acadie sur la voie de la modernité. De 1972 à 1979, les Éditions d'Acadie, à elles seules, lancent seize publications de treize nouveaux auteurs. Les tout premiers de cette génération d'auteurs furent des poètes, engagés, qui travaillèrent résolument à la libération de leur collectivité.

En 1973, RAYMOND LEBLANC publie *Cri de terre*. Déchiré entre son refus d'une vie d'esclave, de colonisé et sa volonté de ne pas s'exiler, ce poète tente de retrouver le feu sacré aux racines mêmes de sa terre pour réinventer le pays natal par la magie des mots. Son recueil se présente comme un cri contre le silence qui permet toutes les injustices et les oppressions, comme un cri d'alarme contre l'anglicisation des siens; il est en même temps un appel fraternel au réveil, puis à la révolte avant qu'il ne reste d'espoir que dans un projet Acadie-Québec.

S'il m'est difficile de vous vivre en mon tangage d'horizon
 Gens de mons pays chimère sans frontières et sans avenir
 C'est que je suis trop petit pour vous faire renaître en moi
 Hommes sans visages femmes sans seins
 Enfants sans langage¹⁸.

Les poètes Guy Arsenault, Herménégilde Chiasson, Calixte Duguay, Ulysse Landry témoignent tous, comme Raymond LeBlanc, de la difficulté de s'identifier à leurs frères exploités, mi-assimilés. Et puisque la situation inacceptable des Acadiens est perçue comme étant fortement liée à un problème de langue, ces auteurs – Calixte Duguay excepté – emploient divers registres de langage pour rejoindre plus sûrement les leurs ou pour mieux traduire une réalité qu'ils veulent dénoncer. Ainsi en arrivent-ils à se poser des questions sur l'utilité de leur oeuvre: peuvent-ils, par la poésie, susciter une nouvelle prise de conscience?

HERMÉGILDE CHIASSON est le plus avant-gardiste de ce groupe de poètes engagés, et peut-être le plus pessimiste ou le plus lucide. Il se demande comment faire comprendre à des colonisés, à qui «ils ont arraché les yeux» et n'ont laissé «qu'une langue à ne rien faire»¹⁹, qu'ils doivent enlever le voile de leur visage, qu'ils doivent se débarrasser de la peur qui leur ôte toute envie de se révolter; comment faire comprendre à des Acadiens «touristes aveugles», «goélands au bec coupé», qu'ils doivent refuser d'être «sans passeport»²⁰ dans leur propre pays, qu'ils ne doivent plus accepter d'être «folkloriques» ou «cobayes d'Acadie»²¹.

Malgré l'accueil très favorable que l'on réserve à *Mourir à Scoudouc*, recueil d'une grande force et d'une grande beauté, Chiasson reste partagé entre sa détermination de dire, noir sur blanc, les réalités acadiennes aberrantes, abrutissantes et son désir de donner au langage même qui opprime les siens une intensité poétique qui chargerait ses mots de promesses.

A son tour ULYSSE LANDRY avoue, dans *Tabous aux épines de sang*, que le cri capable de rompre le silence ne s'est pas produit: «Cris de mort [...] l'éveil est éteint / sur le clou rouillé de l'avenir»²². Ce poète ouvre la voie à une autre thématique, celle de l'amour contre la mort:

je reprends
 toutes les palpitations des histoires connues
 pour en faire
 des images en bleuets dans ma vie
 des images aux réponses de chair
 et je te donnerai
 ces images jeux d'enfants
 avec des mots de goélands
 rien que pour l'instant de l'espoir
 rien que pour une fois
 silencer
 l'atroce attente de l'hiver²³

Toujours en 1973, alors que venaient de paraître les ouvrages de Raymond LeBlanc et de Guy Arsenault, Edith Butler lançait son premier microsillon «Avant d'être dépaycée»; elle y chante déjà son optimisme quant à l'avenir de l'Acadie: «on

parlera de nous some day». A sa suite et dans l'espace de quatre ans, nombre de jeunes allaient produire leur premier disque: Angèle Arsenault, Donat Lacroix, Lorraine Diotte, Calixte Duguay, les groupes Beausoleil Broussard et 1755. Tous ont contribué, à leur façon, à susciter chez une bonne partie de la population acadienne un mouvement de fierté et d'affirmation de soi. Comme leurs contemporains, ils ont vu dans l'Acadie un pays à refaire; mais, en général, leur contestation fut rarement aussi négative ou pessimiste que celle des auteurs dits engagés. Selon les chansonniers «Y a une étoile pour chacun de nous» (Arsenault) et l'espoir est à la fenêtre.

Deux cents ans ont passé on n'a fait qu'exister
Perdus dans le silence
Si tu regardes au loin tu verras qu'on revient
On remonte la pente²⁴

Avec la décennie 80, c'est de nouveau l'éclatement en littérature acadienne tant sur le plan de la thématique que sur le plan formel. Il est difficile d'évaluer le dynamisme actuel étant donné le grand nombre et la diversité des publications sans parler du manque de recul pour une analyse objective.

Toutefois l'on peut noter quelques points importants. La plupart des auteurs ne semblent plus sentir le besoin d'affirmer leur engagement à la cause nationaliste, voire leur identification à l'Acadie. Ils essaient d'être vrais, conscients de ce qu'ils sont, des Acadiens, mais ils sont désireux d'être universels. Ils pensent, surtout les poètes, que ce n'est pas leur rôle d'être des porte-drapeaux, des porte-flambeaux.

Cependant, ils n'en sont pas moins constructeurs d'un pays inachevé, un pays «qui est à nous sans l'être»²⁵. Contestataires ou non, nationalistes ou non, tous ces auteurs, quand ils nomment des choses de l'Acadie, des coins du pays, se les réapproprient et redonnent ainsi aux leurs une sensibilité, une âme, une identité.

Voici – pour terminer – les paroles d'Herménégilde Chiasson proclamant, en 1980, sa foi dans une Acadie toujours vivante et toujours à faire:

Oui le pays se rêve et c'est ce rêve qui ne prendra jamais fin parce que nous avons payé cher pour apprendre que les rêves ne finissent jamais et que personne ne peut nous les arracher. [...] Il y aura toujours une Acadie. Près de quatre siècles après et dans des conditions indescriptibles, nous nous sommes arrangés pour être là avec vous avec nos chansons, avec nos paroles malaisées, avec notre besoin de partager l'avenir. Ceux qui nous reprochent notre tolérance, notre faiblesse et notre patience n'ont tout simplement pas encore compris²⁶.*

* Communication pour le IX^e colloque de l'Association des études canadiennes dans les pays de langue allemande, à Grainau (Bavière). Une partie de cette communication a été présentée dans le cadre du VI^e colloque international de l'Association italienne des études canadiennes tenu à Selva di Fasano, du 27 au 31 mars 1985.

Notes

- 1 CHRISTIAN MORISSONNEAU, *La Terre promise: la mythe du Nord québécois*, Montréal, Cahiers du Québec/Hurtubise HMH, 1978, 212 p.
- 2 Ibid., p. 28–29.
- 3 Ibid., p. 26.
- 4 ANTONINE MAILLET, *Pélagie-la-Charrette*, Montréal, Leméac, 1979, 351 p.
- 5 JACK WARWICK, *L'Appel du Nord dans la littérature canadienne-française*, traduction par Jean Simard, Montréal, Hurtubise / HMH, 1972, 249 p.
- 6 MARC LESCARBOT, *Histoire de la Nouvelle France*, Paris, Chez Jean Milot, 1609, 888 p.
- 7 H. W. LONGFELLOW, *Évangéline*, traduction par A. Bollaert, s.l.n.é, 1911, p. 127.
- 8 ANTONINE MAILLET, *Pélagie-la-Charrette*, p. 175.
- 9 Ibid., p. 123.
- 10 Ibid., p. 174.
- 11 Ibid., p. 338.
- 12 ANTONINE MAILLET, *Cent ans dans les bois*, Montréal, Leméac, 1981, 358 p.
- 13 RAMEAU DE SAINT-PÈRE, EDMÉ, *La France aux colonies. Études sur le développement de la race française hors de l'Europe. Les Français en Amérique, Acadiens et Canadiens*, Paris, A. Jouby, 1959, (première partie: Les Acadiens, p. 13–160; deuxième partie: Les Canadiens p. 1–355).
- 14 Voir l'article paru dans *Le Pays*, présenté et reproduit dans les *Cahiers de la Société historique acadienne*, vol. 6, no 3, p. 150–153.
- 15 DIÈREVILLE, *Relation of the Voyage to Port Royal in Acadia or New France*, traduction et édition de l'original, par Mrs. C. Webster, Toronto, The Champlain Society, 1933, p. 256–261.
- 16 PASCAL POIRIER, «Préface», *Le Parler franco-acadien et ses origines*, Québec, Imprimerie franciscaine missionnaire, 1928, p. 7.
- 17 Lettre à Rameau de Saint-Père, Shédiac, 5 février 1895, Centre d'études acadiennes, fonds Rameau-de-Saint-Père, 2.1–33.
- 18 RAYMOND LEBLANC, *Cri de terre*, poèmes (1969–1971), Moncton, Éditions d'Acadie, 1972, p. 41.
- 19 HERMÉNÉGILDE CHIASSON, *Mourir à Scoudouc*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1974, p. 20.
- 20 Ibid., p. 21.
- 21 Ibid., p. 17.
- 22 ULYSSE LANDRY, *Tabous aux épines de sang*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1977, p. 57.
- 23 Ibid., p. 47.
- 24 DONAT LACROIX, «Viens voir l'Acadie».
- 25 RONALD DESPRÉS, «Nuit de la poésie acadienne», *Paysages en contrebande... à la frontière du songe*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1974, p. 12–13.
- 26 HERMÉNÉGILDE CHIASSON, «1604...», dans *Possibles*, vol. 5, no 1 (année 1980), p. 135–136.